

Willy, Colette et Proust « du côté de chez Swann »

Laurence Teyssandier

Le 15 avril 1914 paraît dans *L'Écho de Paris* un intéressant et habile article de Jacques-Émile Blanche sur *Du côté de chez Swann*, cinq mois environ après la sortie du roman en librairie. L'auteur y met à juste titre en avant l'originalité d'une œuvre « [...] sans précédent dans notre littérature ».

Originale, elle l'est par le style (la longueur des phrases), par le traitement du temps (la présentation chronologique des épisodes est le plus souvent évacuée au profit de la succession aléatoire des images qui surgissent de la mémoire), par l'extraordinaire finesse de l'analyse et l'extrême précision des détails pour lesquels J.-É. Blanche recourt au vocabulaire médical (Proust a des qualités de « médecin aliéniste et de psychologue », « il dissèque »). Il est sensible aussi à des aspects beaucoup moins manifestes du roman : il remarque la présence discrète de ce qu'il appelle « le rare piment d'une fine ironie », disant de Proust qu'il est « spirituel et profond », ce qui laisse supposer une incompatibilité habituelle entre esprit et humour d'un côté, profondeur et gravité de l'autre. Il rend compte également, avec une perspicacité remarquable, du traitement si particulier des personnages : « [Marcel Proust] regarde les êtres d'en haut ou d'en bas, en raccourci ou plafonnant ; il les voit sous des angles singuliers, je dirais presque qu'il suggère la quatrième dimension des cubistes. »

Par ailleurs, Blanche donne l'impression de consacrer en partie son article à désamorcer les critiques qui n'ont pas manqué, sur l'aspect matériel du livre d'abord : « [...] un volume de cinq cents pages, dru, pesant, plus noir que blanc, sans chapitres » – ce qui rejoint et justifie *a posteriori* les mises en garde d'amis (sans parler de l'éditeur Grasset) qui, dès avant la publication, redoutaient l'effet négatif que risquait de produire sur le public cette apparence de pavé aussi dense qu'indigeste. Critiques sur le titre ensuite, dont la banalité et le manque de poésie supposés heurtaient, par exemple, un Louis de Robert, pourtant admirateur inconditionnel de Proust : J.-É. Blanche, faisant preuve de beaucoup de discernement, souligne au contraire le bien-fondé de ce choix. Critiques encore sur l'absence de chronologie et d'ordre apparent dans les épisodes, sur la longueur des périodes : « L'audacieux se lance dans les entrelacs et les arabesques d'*interminables* périodes, claires pourtant, pittoresques et, quand elles ne s'attardent pas à tresser trop de fleurs, solides et nettes, souples, lourdes

Professeur agrégé de lettres classiques, docteur de l'université Paris-Sorbonne et membre de l'équipe Proust de l'ITEM, Laurence Teyssandier enseigne à l'université d'Angers. Ses recherches portent sur la génétique des textes, en particulier sur les manuscrits de Proust, au sujet desquels elle a publié plusieurs articles. Elle prépare pour les éditions Champion un ouvrage sur le personnage de Charles. <laurenceteysandier@hotmail.fr>

de sens.» Critiques enfin sur le soupçon d'insipidité qui frappe *a priori* un roman «mondain», plus encore lorsqu'il vient «j'ose à peine le dire», ajoute Blanche, «tant ce vocable fait peur à présent : d'un homme du monde». Il note avec à-propos à l'adresse du lecteur : « [...] selon votre disposition, lecteur, vous ne pourrez plus le quitter, dès que vous vous y serez aventuré, ou bien le fermerez.»

Très élogieux, l'article ne cherche pas à minimiser la difficulté de l'œuvre, qui exige de la concentration et une entière disponibilité d'esprit de la part du lecteur. Il justifie l'effort demandé par un éloge appuyé : « [...] son approche est, dit-on, difficile. Il se présente comme toute œuvre *d'exception*, originale et belle.»

Avec un sens avisé et fort bien entendu de la *captatio benevolentiae* et de l'effet d'annonce, J.-É. Blanche donne l'envie de lire le roman grâce à un résumé qui pique la curiosité (il évoque « le mariage clandestin » de Swann, « ce Protée insaisissable », il désigne Odette par le terme de « réprouvée ») et il prend soin d'informer les lecteurs du journal que *Du côté de chez Swann* est le premier volume d'une trilogie intitulée *À la recherche du temps perdu* : il y aura donc une suite.

Il est moins sûr que les deux paragraphes de présentation de l'auteur portant sur la réclusion à la fois volontaire et forcée de Proust – le même qui, jeune homme, était de toutes les mondanités – et surtout le lien qu'établit J.-É. Blanche entre le mode de vie de Proust (l'existence décalée d'un asthmatique qui travaille la nuit) et la remarquable finesse des analyses ainsi que la somme des détails infimes accumulés dans *Swann*, soient, dans leur tonalité beuvienne, aussi heureux. Mais cette question n'a pas sa place ici. Il importe plus d'attirer l'attention sur le fait que J.-É. Blanche est un peintre connu, non un critique littéraire. L'article sur *Swann*, livre hors du commun, présente l'avantage, tout en célébrant le génie de Proust, de confirmer avec éclat les brillants débuts de J.-É. Blanche comme critique littéraire.

Cette reconversion partielle du peintre ne passe d'ailleurs pas inaperçue : plusieurs journaux lui consacrent un article¹. C'est aussi le premier point abordé par Willy (l'un des noms de plume de Henry Gauthier-Villars) le 21 mai 1914 dans *Le Sourire*, journal humoristique hebdomadaire dont le rédacteur en chef est Alphonse Allais et où Willy tient la rubrique intitulée « À La Flan² » :

Cet insupportable touche-à-tout de Jacques-Blanche ne s'avise-t-il pas de jouer au critique littéraire ? Quand il écrit, j'aime encore mieux sa peinture.

Propos humoristique, certes, mais aussi peu aimable pour le critique en herbe que pour le peintre, lequel avait fait en 1898 un portrait du couple Colette-Willy, « M. et M^{me} Gauthier-Villars »³, qu'il détruisit et que l'on ne connaît que par des photographies⁴. Si Blanche n'est pas flatté (Willy le traite même de snob), *Du côté de chez Swann* est célébré en quelques lignes – c'est l'exercice du genre :

1. Le *Gil Blas* du 18 avril 1914 ou encore *Le Journal des Débats* du 24 avril 1914.

2. « À la flan », c'est-à-dire « à l'aventure, au gré du hasard ou de l'humeur ».

3. Mentionné par Colette dans *Mes apprentissages*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, t. III, p. 1025. Elle ne parle pas du portrait d'elle, « La Bourguignonne au sein bruni », que J.-É. Blanche peignit en 1905.

4. Voir la biographie de Claude Pichois et Alain Brunet, *Colette*, Paris, Éditions de Fallois, 1999.

Le volume de Proust a 523 pages [*sic*] ; c'est quelque chose. Certaines phrases ont plus de vingt lignes ; ce n'est pas rien. Mais en dépit de trop nombreuses fautes d'impression, de quelques négligences de style (« sa tête...qu'elle laissait tomber sur ses lèvres »), je vous défie en lisant cette œuvre extraordinaire, qui analyse avec la même minutie les mouvements de votre âme quand l'amour l'agit et l'odeur de votre vase de nuit quand vous avez mangé des asperges, je vous défie de vous ennuyer une seule minute. Ah ! si j'avais la place d'en parler¹ !

Il y revient, plus longuement, toujours dans la rubrique « À La Flan » du même journal, le 18 juin 1914, saisissant l'occasion offerte par l'annonce de la parution dans la *NRF* de fragments de la suite du roman, et n'y tarit pas d'éloges : « [...] son prodigieux *Du côté de chez Swann*, qui est bien ce que j'ai lu de plus vrai, de plus hallucinant aussi », « géniale clairvoyance », « C'est proprement un charme », ou encore, faisant sien le propos d'un confrère : « Francis de Miomandre déclare qu'en un temps pourtant fertile en miracles psychologiques, d'Amiel à Meredith, nul ne s'est montré si aigu dans l'étude de l'âme enfantine, si cruel dans l'étude de l'âme d'homme². »

De ces deux articles, Proust fut reconnaissant à Willy, puisque sa scrupuleuse délicatesse lui fit écrire au début de juillet 1914 à Jacques Rivière de ne pas envoyer à ce dernier les numéros des 1^{er} juin et 1^{er} juillet de la *NRF* où venaient de paraître les extraits en question :

Il a déjà parlé plusieurs fois de *Swann* et c'est beaucoup trop. Je lui adresserai moi-même les numéros qu'il désire lire mais en m'arrangeant pour qu'il n'en parle pas³.

Les relations entre Henry Gauthier-Villars et Proust furent toujours cordiales⁴, pendant et après la rupture de Willy et de Colette, quoique fort espacées : ils s'aperçoivent, se suivent (Proust lisait les journaux et savait tout) et s'écrivent de loin en loin jusqu'en 1920⁵. Ils ne sont ni amis ni intimes mais cela n'empêche pas une sympathie et une estime réciproques.

C'est ce qu'avait fort bien perçu la toute jeune épouse de Willy – Colette – à l'époque où elle fit la connaissance du non moins jeune Marcel Proust dans les années 1894-1895 (ils avaient deux ans d'écart : l'un était né en 1871, l'autre en 1873). La preuve en est la lettre qu'elle lui adressa en mai 1895 et qui s'achève ainsi : « Car il me semble que nous avons pas mal de goûts communs, celui de Willy entre autres⁶. »

Colette et Proust se rencontrèrent dans le salon de M^{me} de Caillavet qu'ils fréquentaient tous deux en ces années-là, Proust depuis 1889, Colette depuis peu : elle était arrivée à Paris le 16 mai 1893, le lendemain même de son mariage. La lettre qu'elle envoie à Proust coïncide avec le moment où il fait connaître ses poèmes « Portraits de peintres » qui paraîtront dans *Les Plaisirs et les Jours* en 1896 : le

1. *Le Sourire*, 21 mai 1914, rubrique « À LA FLAN ».

2. Cité par Philip Kolb, *Corr.*, XIII, p. 259, note 4.

3. *Ibid.*, lettre à J. Rivière du début juillet 1914, p. 258.

4. Toutefois Jean-Yves Tadié mentionne une lettre « ironique et désagréable » de Willy à Proust à la suite de l'envoi d'un exemplaire dédicacé de *La Bible d'Amiens*, en 1904 (*Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1996, p. 519). On ne possède pas cette lettre. Si la réponse de Proust (*Corr.*, IV, p. 70) témoigne d'un agacement qui ne manque pas lui-même d'ironie, il ne semble pas que la lettre de Willy ait eu des conséquences graves sur leurs relations.

5. La dernière lettre connue de Proust à Willy date d'avril 1920. Voir *Corr.*, XIX, lettre du 4 avril 1920, p. 203.

6. *Ibid.*, I, lettre de Colette Willy à Proust, vers mai 1895, p. 385-386.

28 mai 1895, Madeleine Lemaire avait organisé une soirée à laquelle Colette et Willy assistèrent pour une lecture de ces poésies avec un accompagnement musical signé de Reynaldo Hahn. La lettre de Colette fait référence à une autre soirée où Proust donna lui-même lecture de ses vers :

Je veux vous dire maintenant combien nous¹ avons trouvé fines et belles vos gloses de peintres l'autre soir. Il ne faut pas les abîmer comme vous faites en les disant mal, c'est très malheureux².

En dépit de ce compliment qui reflétait sans doute plus l'opinion de Willy, l'un des hommes de lettres parisiens les plus en vue, que celle de Colette, la première impression produite par Proust sur la très jeune femme de vingt-et-un ans fut plus que mitigée : négative. Elle s'en est ouverte, bien après la mort de Proust, dans *Trait pour trait*, en 1950 :

Je rencontrais Marcel Proust le mercredi chez M^{me} Arman de Caillavet, et je n'avais guère de goût pour sa très grande politesse, l'attention excessive qu'il vouait à ses interlocuteurs, surtout à ses interlocutrices, une attention qui marquait trop, entre elles et lui, la différence d'âges. C'est qu'il paraissait singulièrement jeune, plus jeune que tous les hommes, plus jeune que toutes les jeunes femmes³.

Au cours de l'hiver 1896-1897 survient une brouille entre M^{me} Arman de Caillavet et M. et M^{me} Gauthier-Villars, plus précisément entre Léontine et Willy. Colette tente en vain une réconciliation ; Proust intervient, ce qui rend la situation définitivement inextricable : non seulement aucune réconciliation n'a lieu, mais Proust réussit l'exploit de se mettre tout le monde à dos. Il provoque en effet la colère de Léontine et s'imagine, très probablement à tort, avoir blessé les Willy. Toujours est-il que ces derniers sont « chassés » du salon. Par la suite, Proust, confirmant l'intuition de Colette sur son « goût » pour Willy, reste en contact avec le mari, mais perd la femme de vue.

En novembre 1913, quand paraît *Swann*, bien des changements sont intervenus : Willy et Colette sont séparés depuis longtemps (fin 1906) et divorcés depuis 1910. Colette a vécu avec Mathilde de Morny (Missy) avant de se remarier en 1912 avec Henry de Jouvenel, devenant du même coup M^{me} la baronne Colette de Jouvenel. Mais surtout, elle est devenue un écrivain connu – et reconnu : après la période des *Claudine* publiés de 1900 à 1903 en collaboration avec Willy et signés du seul nom de ce dernier, elle a attiré l'attention sous le pseudonyme de Colette Willy, avec les *Sept Dialogues de bêtes* préfacés par Francis Jammes en 1905 pour la seconde édition, *La Retraite sentimentale* (1907), *Les Vrilles de la vigne* (1908), *L'Ingénue libertine* (1909), *La Vagabonde* (1910), *L'Envers du music-hall* (mars 1913) et *L'Entrave* en octobre 1913, peu avant *Swann* donc, sans parler des textes qu'elle fait paraître à partir de décembre 1910 dans *Le Matin* dont Henry de Jouvenel est l'un des deux rédacteurs en chef. En comparaison, Proust est presque un inconnu, ce qu'il écrit lui-même à Louis de Robert en 1912 : il donne pour exemple la confusion qui est faite de son nom avec celui de Marcel Prévost⁴. Et s'il n'est pas tout à fait inconnu,

1. Nous : Colette et Willy, au nom duquel elle écrit la lettre.

2. *Ibid.*

3. Colette, *Oeuvres*, éd. citée, t. IV, *Trait pour trait*, p. 924.

4. *Corr.*, XI, lettre à L. de Robert, peu avant le 28 octobre 1912, p. 250-253 : « Moi je le suis [= connu] de quelques très peu nombreux écrivains. Et de la plupart *je suis entièrement inconnu*. Quand des lecteurs,

c'est bien moins comme écrivain que par le souvenir de mondain et de snob qu'il a laissé de sa jeunesse. Cette obscurité est la principale raison pour laquelle il s'oppose à la suggestion de Louis de Robert d'envoyer un exemplaire de *Swann* à Colette :

Quant à M^{me} de Jouvenel, voici. J'ai la plus grande admiration pour elle. Mais je ne veux pas lui envoyer maintenant qu'elle est célèbre, brillamment mariée etc. mon livre¹ [...].

Aussitôt après, il invoque la brouille avec M^{me} de Caillavet quinze ans plus tôt, puis revient sur sa première objection et conclut :

Et je ne voudrais pas qu'elle pût imputer à sa situation littéraire actuelle, mon premier signe de vie depuis quinze ans. Donc j'aime mieux pas² [sic].

Louis de Robert ne se laisse pas décourager et revient à la charge : il a cette fois trouvé la bonne clef. Proust lui répond en effet à la fin de novembre 1913 :

Pour Madame de Jouvenel si vous lui envoyez, *vous*³, le livre, j'en serai ravi. Je lui trouve un immense talent. Ce que je ne voulais pas c'est que j'eusse l'air de faire une démarche⁴.

Et Proust de reparler de la brouille et d'en faire à son destinataire tout un récit circonstancié enchevêtré de gloses et d'incidentes. Pourquoi, demandera-t-on, Louis de Robert attachait-il tant d'importance à ce que Colette lut *Du côté de chez Swann* qui venait tout juste de paraître ?

Louis de Robert et Proust se rencontrèrent en 1897. Le premier avait lu avec « enchantement⁵ » un exemplaire des *Plaisirs et les Jours* qu'il avait découvert (non coupé) chez Pierre Loti et qu'il avait fait lire à ce dernier. C'est lui qui présenta Proust au colonel Picquart : les deux jeunes gens étaient de fervents défenseurs de Dreyfus et l'Affaire fut le premier ciment de leur amitié. Vers la même époque, Proust introduisit Louis de Robert dans le salon de M^{me} de Caillavet. Leurs relations s'espacèrent jusqu'en 1911, année de la parution du *Roman du malade* qui valut à Louis de Robert un accueil extrêmement élogieux de la critique et pour lequel il obtint, le 1^{er} décembre de la même année, le prix de La Vie heureuse. Proust lut avec intérêt le *Roman du malade* et écrivit à l'auteur une lettre de félicitations pleine de gentillesse : il voit dans ce livre le couronnement d'un talent qui ne s'était pas encore exprimé dans sa plénitude⁶. Mais c'est en 1912 et plus encore en 1913, l'année de la parution de *Swann*, que leurs échanges épistolaires connurent un pic : admirateur enthousiaste de Proust depuis sa lecture des *Plaisirs et les Jours*, Louis de Robert entreprit auprès de Fasquelle puis d'Ollendorff des démarches pour la publication de *Swann* qui restèrent infructueuses. En juin 1913, il fut le premier lecteur des épreuves⁷ :

chose rare, m'écrivent au *Figaro* après un article on envoie les lettres à Marcel Prévost dont mon nom semble n'être qu'une faute d'impression...»

1. *Ibid.*, XII, lettre à L. de Robert, peu avant le 23 novembre 1913, p. 337-339.

2. *Ibid.*

3. C'est Proust qui souligne.

4. *Ibid.*, XII, lettre à L. de Robert, vers la fin de novembre 1913, p. 353-354.

5. Louis de Robert, *De Loti à Proust*, Paris, Flammarion, 1928.

6. *Corr.*, X, lettre à L. de Robert, peu après le 24 mars 1911, p. 270-271.

7. Des deuxièmes épreuves (30 mai-1^{er} septembre 1913), les premières étant devenues illisibles à cause des corrections (*ibid.*, XII, lettre à L. de Robert, seconde quinzaine de juin 1913, p. 211).

[...] (car vous êtes la seule personne qui aurez la communication intégrale de mon livre bien avant sa publication)¹.

Elles provoquèrent son émerveillement et lui firent aussitôt comprendre qu'il avait affaire à un chef-d'œuvre, opinion qui ne se démentit jamais². Proust s'en souvient dans l'envoi autographe qu'il lui fait d'un exemplaire de *Sodome et Gomorrhe II* au mois de mai 1922 : « [...] la dernière pensée du malade sera pour le premier ami de *Swann*³ ». La dernière en effet : ce sera l'ultime message envoyé par Proust avant sa mort à l'auteur du *Roman du malade*.

C'est précisément à l'auteur de ce *Roman* que Colette prit l'initiative d'écrire plusieurs lettres d'admiration et qu'ils nouèrent une amitié qui dura jusqu'à la mort de ce dernier en 1937. Contrairement à Proust, elle découvrit le *Roman du malade* dès 1910 dans *Le Figaro* où il parut en feuilleton⁴ et adressa une première lettre à Louis de Robert au mois d'août, suivies de trois autres qui ponctuèrent les étapes de sa lecture. Ces quatre lettres sont connues par les extraits que Louis de Robert en donne dans la correspondance qu'il entretient avec son ami Paul Faure⁵. Le sentiment de Colette rejoint celui de Proust : comme lui, elle juge que l'auteur atteint avec ce roman un sommet qu'il ne pourra jamais dépasser. Elle va jusqu'à lui dire combien elle aimerait en avoir écrit elle-même les passages qui l'ont le plus touchée⁶. Louis de Robert cite dans une lettre à Paul Faure un passage de la quatrième lettre de Colette – elle vient de lire la fin du roman dans *Le Figaro* :

J'ai écrit ces jours-ci à quelqu'un : « Il y a un chef-d'œuvre qui vient de finir dans *Le Figaro*, lisez-le en volume. » On m'a répondu : Penses-tu qu'on t'a attendue⁷ ?

L'auteur est flatté mais sait à quoi s'en tenir sur le talent d'écrivain de Colette et sur le sien et il mesure avec modestie son *Roman du malade* à l'aune de *La Vagabonde* (1910)⁸ :

Eh bien ! Quand je lis *La Vagabonde*, je me demande si elle [Colette] n'est pas malade de me féliciter. Elle est douée, celle-là⁹ !

On notera que le ton employé avec son grand ami Paul Faure est beaucoup plus familier et plus libre que celui dont il use dans la correspondance avec Proust : avec l'un, il est sur un pied d'égalité ; avec l'autre, il se sait l'ami d'un génie.

Dans sa lettre à Paul Faure du 6 octobre 1910, juste après avoir cité Colette parlant du *Roman du malade* comme d'un chef-d'œuvre¹⁰, il revient sur *La Vagabonde* dont la lecture récente l'a décidément vivement impressionné :

1. *Ibid.*

2. Du moins pour le premier volume de la *Recherche*.

3. *Ibid.*, XXI, mai 1922, p. 180-181.

4. En août et septembre 1910.

5. Louis de Robert, *Lettres à Paul Faure, 1898-1937*, Paris, Denoël, 1943.

6. *Ibid.*, lettre à P. Faure, 8 septembre 1910 : extrait de la deuxième lettre de Colette, cité par L. de Robert, p. 53.

7. *Ibid.*, lettre à P. Faure, 6 octobre 1910 : extrait de la quatrième lettre de Colette, p. 55.

8. Les deux romans paraissent en même temps.

9. *Ibid.*, lettre à P. Faure du 1^{er} octobre 1910 : extrait de la troisième lettre de Colette, p. 54.

10. Voir *supra*.

Eh bien ! maintenant, lis l'admirable fin lyrique de *La Vagabonde*, et dis-moi si cette créature n'est pas capable, si elle le veut, de faire une œuvre impérissable. Ses louanges m'enorgueillissent, mais combien je suis humilié quand je la lis !

Colette proposa de lui rendre visite dans sa maison de Sannois, ce qu'elle fit en avril 1911, conduite en voiture par le bel Auguste Hériot, qui, l'attendant sage-ment dans son automobile, était loin d'imaginer le drame tragi-comique en train de se jouer entre sa maîtresse et Louis de Robert ; subjugué par l'écrivain, Louis de Robert le fut aussi par la femme, mais la réciproque ne fut pas vraie, comme Colette le confia à Missy :

Ô ma Missy, quelle visite ! J'en suis sortie horrifiée, révoltée, apitoyée aussi, un peu boule-versée, mais...complètement intransigeante. [...] Tu sais, tu sais quelle horrible chose est le dégoût physique, tu sais qu'on ne transige pas avec lui, je contenais ma fureur et quand il m'a suppliée de l'embrasser j'ai failli le brutaliser¹.

Il mourra, lui dit-il, si elle se refuse. Elle se refusa, il ne mourut pas et ces débuts difficiles se muèrent en une durable et solide amitié. À la parution de *Swann*, devant le refus obstiné de Proust d'envoyer un exemplaire de son livre à Colette, Louis de Robert insista et lui proposa de le faire lui-même : Proust, comme on a vu, se dit enchanté de cette offre². Louis de Robert ne se le fit pas dire deux fois : grâce à lui, Colette eut donc très tôt en sa possession *Du côté de chez Swann*. Plusieurs lettres témoignent que Louis de Robert réclama à Proust des exemplaires pour faire connaître le roman à des amis qui sauraient l'apprécier. Lié à ces deux grands écrivains qu'étaient Proust et Colette par des relations d'amitié et d'affection, sincère admirateur de l'un et de l'autre, on conçoit qu'il ait eu à cœur de faire revenir Colette sur la mauvaise impression qu'elle avait eue jadis du jeune Proust. Comment y réussir mieux qu'en lui faisant découvrir *Du côté de chez Swann* ? Colette reçut le livre au moment de sa parution, sans doute à la fin de l'année 1913 ou au début de l'année 1914. Le lut-elle aussitôt ou fit-elle comme Paul Faure qui, en dépit des objurgations de son ami, n'ouvrit pas le roman avant 1923 ? Il n'est guère possible de répondre à cette question car l'envoi de Louis de Robert resta sans réponse. En 1926, dans un article intitulé « Réflexions sur Marcel Proust³ », il s'adressa avec amusement à Colette :

À ce propos⁴, vous avez, ma chère Colette, dit à Frédéric Lefèvre que Proust vous avait envoyé *Du côté de chez Swann* dès son apparition et que vous l'aviez admiré tout de suite. En êtes-vous bien sûre ? J'ai des raisons de croire que l'exemplaire que vous avez reçu vous venait non de lui mais de moi. Et comme, à cette époque, j'échouai dans la plupart de mes tentatives auprès de certains grands esprits de ce temps pour les amener à lire ce livre extraordinaire, votre silence me fit croire qu'il en était de même de vous. Consultez votre bibliothèque. Si votre exemplaire porte une dédicace, il vous vient de Marcel. S'il est vierge, c'est le mien⁵.

Confusion involontaire et déformation du souvenir, ou bien manque de sincérité de la part de Colette à une époque où l'aveu rétrospectif d'avoir ignoré *Du côté de chez*

1. Cité par C. Pichois, *Colette, op. cit.*, p. 183-184.

2. *Corr.*, XII, lettre citée *supra*.

3. *Les Nouvelles littéraires*, 4 septembre 1926.

4. À propos de *Swann*.

5. « Réflexions sur Marcel Proust », repris dans : Louis de Robert, *Comment débute Marcel Proust*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 1969, p. 103-104.

Swann en 1913 et de n'avoir pas été des premiers « grands esprits » à l'admirer eût produit un bien mauvais effet ? En tous cas, elle s'employa à dissiper l'incertitude de son ami dans la préface intitulée « Marcel Proust » qu'elle écrivit peu après pour la revue *Le Capitole*¹. Louis de Robert obtint donc la réponse que voici :

Pendant de longues années je cessai de le voir². On le dit déjà très malade. Et puis Louis de Robert, un jour, me donne *Du côté de chez Swann...* Quelle conquête ! Le dédale de l'enfance, de l'adolescence rouvert, expliqué, clair et vertigineux... Tout ce qu'on aurait voulu écrire, tout ce qu'on n'a osé ni su écrire, le reflet de l'univers sur le long flot, troublé par sa propre abondance au sein duquel on jouit de se sentir bon nageur... Que Louis de Robert sache aujourd'hui pourquoi il ne reçut pas de remerciement ! je l'avais oublié, je n'écrivis qu'à Proust³.

Elle écrivit à Proust, il est vrai, mais des années plus tard, en 1917-1918, et jamais au sujet de *Swann* : il n'y a semble-t-il pas trace d'un quelconque témoignage à chaud de Colette sur le premier volume d'*À la recherche du temps perdu*. En revanche, dès que Colette lut Proust, elle devint une sincère et fervente admiratrice de son œuvre et le resta toujours, car les réserves qu'elle formula à l'encontre de la Gomorthe proustienne ne mettaient pas en question le génie de l'écrivain.

1. En 1937.

2. Entre 1897 et 1920-1921, bien qu'une relation épistolaire eût repris en 1917-1918.

3. Colette, « Préface. Marcel Proust », *Marcel Proust*, Paris, Éditions de la Revue *Le Capitole*, « Les contemporains », Paris, 1926, p. 14. Repris, avec de légères modifications, dans *Trait pour trait, Œuvres*, éd. citée, t. IV, p. 925.